

Amr a grandi au-delà du collier

Al-Nida', 3 février 1948.

1 Amr, ici, c'est l'Orient arabe, et le collier, c'est le colonialisme européen-américain. Le lecteur se souviendra peut-être que ce proverbe s'applique à celui qui se pare de quelque chose qui dépasse sa mesure, et que son origine, selon ce que rapportent les conteurs, est qu'une mère avait perdu son fils, lequel se nommait Amr. Lorsqu'il lui revint après un très long temps, elle voulut lui remettre un collier dont elle le parait aux jours de son enfance, et son frère, la voyant faire, dit : « Amr a grandi au-delà du collier. » Mais les puissances colonisatrices n'ont pas reçu en partage la sagesse, la justesse de jugement, la bonne estimation et la sincérité d'appréciation des choses et des hommes que reçut cet oncle, car elles continuent de voir l'Orient comme un enfant qu'on peut encore séduire par des colliers et des parures. Et cette variété de sottise et de mauvais jugement coûte à l'Occident comme à l'Orient de grandes calamités et de grandes terreurs. Car l'Orient refuse qu'on lui remette le collier, et l'Occident ne veut rien d'autre que de le lui remettre ; et le conflit naît entre eux, se poursuit, s'intensifie, et ses conséquences se multiplient et s'aggravent. L'Orient refuse de redevenir enfant, et l'Occident ne veut rien d'autre que de le faire redevenir enfant ; mais l'Occident est bien loin d'atteindre ce qu'il veut, car il est de la nature même de l'enfance qu'elle ne revient pas une fois son temps passé et son terme expiré — il en va de même pour la jeunesse, et il en va de même, en vérité, pour tout ce que les jours emportent avec eux.

2 Et tant que le temps ne se soumet pas à la volonté des hommes, et ne peut ni revenir sur ses pas, ni être détourné de son cours, ni être arrêté dans son mouvement, il n'y a aucun moyen de restituer l'enfance, ni de faire revenir la jeunesse. Et ce désespoir devant le retour de la jeunesse et le retour de l'enfance a inspiré aux poètes et aux écrivains, en Orient comme en Occident, une grande part de la plus belle poésie et de la plus excellente prose, tout comme il a inspiré aux artistes une grande part de leurs plus beaux chefs-d'œuvre. Car rien n'appelle autant la tristesse, l'angoisse et la détresse que le désespoir, et rien n'appelle autant la joie, l'allégresse et la satisfaction que l'espoir. Et les hommes se partagent entre le désespoir et l'espoir : le désespoir effraie leurs cœurs, et ils chantent alors un chant triste et tourmenté ; l'espoir ravive leurs âmes, et ils chantent alors un chant radieux et joyeux ; et parfois ils rêvent, et mettent l'espoir à la place du désespoir, se trompant

eux-mêmes et désirant ce qui n'a aucune voie d'accomplissement. Combien de fois les vieillards rêvent-ils qu'ils sont redevenus jeunes, et combien de fois les jeunes rêvent-ils qu'ils sont redevenus enfants, et combien de fois cela suscite-t-il dans leurs âmes ces plaisirs trompeurs que l'éveil ne tarde pas à disperser et à éparpiller comme les vents éparpillent le chaume sec ! Et les aînés se trompent toujours eux-mêmes lorsqu'ils regardent leurs enfants, ou pensent à eux : ils voient leurs enfants petits quelle que soit leur croissance, et nourrissons quel que soit l'avancement de leur âge, et ils tiennent à marcher à leurs côtés comme ils marchaient avec eux aux jours de l'enfance et de la prime jeunesse ; mais les réalités de la vie ne tardent pas à leur dire, comme cet oncle le dit à sa sœur : « Amr a grandi au-delà du collier. » Alors, de gré ou de force, dans la joie ou dans la tristesse, ils se voient contraints de marcher aux côtés de leurs enfants comme ils voudraient eux-mêmes que l'on marchât à leurs côtés, et de les regarder comme des frères aînés et non comme de petits enfants. Et l'Occident n'est pas un père pour l'Orient, mais il a endossé un jour cette paternité, et ce fut une paternité d'une sévérité extrême, quoique non dépourvue d'une certaine indulgence et d'une certaine douceur. C'était une paternité semblable à celle que connaissaient les chefs de famille des âges anciens, celle que la civilisation a depuis effacée et que le progrès a transformée. C'était une paternité qui accordait aux pères l'autorité tout entière, et qui refusait aux enfants toute autorité. C'était une paternité qui accordait aux pères le droit de vie et de mort sur les fils, les filles et les épouses, et sur tous ceux qui trouvaient refuge au sein de la famille — serviteurs, affranchis et esclaves. Puis la civilisation n'a cessé de la transformer, peu à peu, jusqu'à ce que les affaires des fils, des filles, des épouses et de tous ceux qui trouvent refuge au sein de la famille fussent redressées, que leurs droits leur fussent restitués, et qu'ils devinssent maîtres d'eux-mêmes, sans que nul n'exerçât plus de domination sur eux, ni ne s'accaparât leurs affaires. Et il ne fait aucun doute que bien des pères et des chefs de famille ont résisté à ces lois qui ont fortifié les faibles et leur ont rendu leur liberté. Et il ne fait aucun doute que bien des pères se sont sentis à l'étroit dans ces lois, se sont lassés de cette liberté, se sont indignés contre l'âge nouveau, ont pleuré l'âge ancien, et ont souhaité que leur autorité forte, vaste et sévère leur revînt comme elle était. Mais le temps, une fois passé, n'a aucune voie de retour. Tel est précisément le cas de l'Occident à l'égard de l'Orient : il a endossé le rôle d'une paternité dominatrice, écrasante, dure, tyrannique et avilissante, s'en est délecté, s'y est habitué, et s'y est attaché ; et voici qu'il voit les incapables devenir capables, les faibles devenir forts, les impuissants devenir puissants, et il

s'en trouve à l'étroit, et voudrait, s'il le pouvait, conserver ce qu'il tenait entre ses mains, et il dépense pour cela toute la force qu'il possède, mais la force ne lui sert de rien, et tout l'effort qu'il déploie, mais l'effort ne lui profite en rien, et toute ruse qu'il invente, mais la ruse ne lui procure rien de ce qu'il désire. Nous avons vu cela dans la conduite des Britanniques à l'égard de l'Égypte : ils l'ont dominée pendant une époque, et se sont accaparé ses affaires pendant une ère, puis ils ont regardé, et voici qu'elle avait grandi au-delà du collier, et voici qu'elle voulait être maîtresse d'elle-même et possesseur de ses propres affaires, et voici qu'elle luttait de toutes ses forces pour rejeter ce collier, et elle a obtenu par là beaucoup de ce qu'elle voulait, et elle refuse de se reposer ou de trouver le repos jusqu'à ce qu'elle obtienne tout ce qu'elle veut. Et nous avons vu cela aussi dans le cas de la Syrie et du Liban, lorsqu'ils ont lutté jusqu'à rejeter sur la France son propre collier ; et nous le voyons à présent dans le cas de l'Irak, qui a rejeté le collier anglais sur les Anglais, dans une violence farouche dont on n'a pas fini de parler, et dont on ne finira pas, semble-t-il, de parler avant longtemps encore. Et les Européens et les Américains voient tout cela, s'en trouvant à l'étroit, le niant, cherchant par ruse à s'en garder, tournant autour des difficultés et des obstacles dans l'espoir d'y trouver quelque issue ici ou là ; et la seule source de tout cela est qu'ils s'obstinent à se voir eux-mêmes comme des adultes, et à voir les peuples de l'Orient arabe comme des enfants, et à s'accrocher à ce dont ils ont pris l'habitude en matière de domination et de monopole.

3 Qui donc jettera dans l'esprit ...

4 Car il est advenu qu'Amr a grandi au-delà du collier, et que ces efforts déployés ouvertement, et ceux-là déployés en secret, ne serviront à rien, et que l'Orient arabe ne demeure plus désormais comme il était à la fin du siècle passé et au début de celui-ci — faible, dépendant, tolérant l'exploitation et l'humiliation. Et qui donc jettera dans l'esprit des Européens et des Américains que l'Orient arabe n'a de souci plus pressant que la coopération, la solidarité et le partenariat dans l'avancement de la civilisation, le développement de l'économie et la protection de la paix — mais à condition que cela ne le ramène ni à la faiblesse, ni à la bassesse, ni à la soumission ? Et qui donc jettera dans l'esprit des Européens et des Américains que leur attachement à l'esprit du colonialisme, de la supériorité et de la domination dans leur conduite à l'égard de l'Orient arabe est voué à mener à des désastres et à des calamités, dont ils ont déjà vu les premiers signes en Égypte, en

Palestine, en Syrie et au Liban, bien qu'ils ne le sachent pas ... mais il ne lui est pas possible de se faire redevenir enfant, ni de revenir sur ses pas, ni de s'arrêter au milieu du chemin ; il va plutôt vers son but, quelles que soient les circonstances. Si ces significations pouvaient être jetées dans l'esprit des hommes d'État qui dirigent les affaires des grandes puissances, ils épargneraient à l'Orient et à l'Occident beaucoup de mal et de terreur, et ils leur ouvriraient à tous deux une voie vers une coopération et une solidarité fécondes qui ne pourraient leur apporter que du bien.

5 Et l'Occident n'est pas seul à avoir besoin de méditer ce vieux proverbe arabe : « Amr a grandi au-delà du collier. » Il ne fait pas de doute, au contraire, que les gouvernements qui dirigent les affaires des peuples arabes sont eux-mêmes tout autant tenus de méditer ce proverbe, d'y réfléchir et d'en tirer une leçon, et de regarder ces peuples non comme des enfants qu'on berce de vains espoirs, qu'on trompe par de fausses promesses, et qu'on éblouit par des mots et des apparences qui ne signifient rien, mais comme des peuples mûrs, parvenus à une maturité qui n'est pas négligeable, et que tout, autour d'eux, pousse à accroître encore et à approfondir ... tout comme l'Orient lui-même s'y enfonce, jour après jour.

6 Car il est devenu impossible de voiler le soleil de la liberté à ces peuples, maintenant que les distances de temps et de lieu ont été abolies, et que ces peuples en sont venus à être témoins, chaque jour — à chaque instant, même — de ce qui se passe sur toute la surface de la terre. Ils tirent profit de ce dont ils sont témoins, se trompant parfois et voyant juste d'autres fois, mais ils voient, ils entendent, ils perçoivent, ils comprennent, ils sont touchés, et ils imitent, et rien ne peut les détourner de cela. Il ne reste aux gouvernements qui dirigent les affaires des pays arabes, s'ils veulent rester seuls maîtres du pouvoir, et maintenir ces peuples dans cette vie misérable qu'ils vivent, qu'une seule voie : rompre tout lien entre eux et le monde extérieur — abolir le télégraphe, la poste, le téléphone, la radio, la presse et le cinéma, interrompre les communications afin qu'il n'y ait plus ni déplacement ni échange avec les autres pays du dehors, fermer les écoles, interdire l'instruction, expulser les étrangers de leurs pays, et abolir tout rapport entre les citoyens et les autres. S'ils pouvaient faire quelque chose de tout cela, peut-être pourraient-ils dominer, régner et monopoliser le pouvoir. Mais ils savent qu'ils ne pourront rien faire de tout cela, et que la nature de la vie est plus forte que la domination de ceux qui dominent, la tyrannie de ceux

qui tyrannisent, et l'espoir de ceux qui se bercent eux-mêmes d'espoir.

7 Alors, qui donc jettera dans l'esprit du gouvernement dominateur et accapareur qu'Amr a grandi au-delà du collier, et que ce qui fut jadis permis de domination et de tyrannie en un âge révolu est devenu désormais une chose qui, même si on lui accorde un délai de survie, court ou long, finira par n'aboutir qu'à sa propre fin ? Et si les gouvernements orientaux qui monopolisent le pouvoir avaient compris cette vérité et l'avaient prise à cœur, et avaient restitué aux peuples leur droit entier à la liberté, à la justice, à l'égalité et à l'indépendance intérieure, ni l'Europe ni l'Amérique n'auraient pu tenter l'oppression, la violence et la colonisation.

8 Car ce sont les tyrans parmi les Orientaux qui dirigent les affaires de l'Orient qui tentent les colonisateurs parmi les Occidentaux. Alors, quand Dieu guidera-t-Il ceux-ci et ceux-là vers cette vérité, que le temps a accompli un tour complet, tel qu'il était le jour où Dieu créa les cieux et la terre, et vers cette vérité, que les peuples arabes en sont venus à tenir par-dessus tout à ce que les hommes soient libres — parce que leurs mères les ont enfantés libres.